142
mai 1807

1 Ile de la
Mégalanthropogénésie
ou les Cannibales Marins
par Barré. R. des Petits Augustins
Vaudeville 1a

1 Chez
Jourjour

a 2016398

Théâtre II 278

L'ISLE

DE LA

MÉGALANTROPOGÉNÉSIE,

OU

LES SAVANS DE NAISSANCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES ET DIEULAFOI;

Représenté pour la première fois à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 26 *Mai* 1807.

A PARIS,

CHEZ { HÉNÉE et DUMAS, imp.-libr., rue St.-André-des-Arcs, n°. 3;
MARTINET, Libraire, rue du Coq;
BARBA, Libraire, au Palais du Tribunat;
LECOUVREUR, Libraire, galerie et porte du Théâtre français, n°. 1, rue de Richelieu.

M. D. CCC. VII.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ALPHAR, gouverneur de l'Isle Savante.	M. Chapelle.
RUSCAR, son ministre.	M. Hipolyte.
HIRZA, fille du gouverneur.	Mme. Hervey.
AZOLIN, fils de Ruscar.	M. Auguste.
UN ASTROLOGUE.	M. Fichet.
UN POÈTE.	M. Fréderic.
UN PHILOSOPHE.	M. Lenoble.
UN ALCHIMISTE.	M. Édouard.
UN GASTRONOME, âgé de huit ans.	Mlle. Augusta.
UN MUSICIEN.	M. Breton.
UN AVOCAT.	M. Seveste.
UN MNÉMONICIEN.	M. Philippe.
LE CAPITAINE d'une île étrangère.	M. Duchaume.
UN MEUNIER.	M. St.-Léger.
UN LABOUREUR.	Mlle. Rosalie.

Jeunes Filles de campagne, Ouvriers, Ouvrières, de tous métiers.

La Scène se passe dans une île.

COUPLET D'ANNONCE.

Air: *Du Vaudeville d'Arlequin Afficheur.*

D'un pays peuplé de Savans,
Sans doute, on doit beaucoup attendre;
Seront-ils tristes, ou plaisans?
C'est comme l'on voudra les prendre;
Mais de l'œuvre que l'on va voir,
Le titre, au moins, est beau et riche;
S'il ne remplit pas votre espoir,
Il remplit bien l'affiche.

Nous plaçons la présente Édition sous la sauve-garde des Lois, et poursuivrons toutes celles qui ne seront point revêtues de notre chiffre.

L'ISLE
DE LA
MÉGALANTROPOGÉNÉSIE.

(Le Théâtre représente une campagne ; d'un côté, sur le devant, est le palais ruiné du Gouverneur ; plus loin, de l'autre côté, un moulin à eau ; dans le fond, une petite colline et une rivière arrivant au moulin.)

SCÈNE PREMIÈRE.
HIRZA, RUSCAR.

(Hirza assise sur un petit banc de gason, est occupée à ajuster une coiffure avec des feuillages, et Ruscar de l'autre côté, à faire du café sur un poëlon.)

RUSCAR, HIRZA.

AIR : *Faut de la vertu, pas trop n'en faut.*

Faut des savans, pas trop n'en faut ;
L'excès, en tout, est un défaut.

RUSCAR.

J'aime le savant qui m'éclaire,
J'aime le docteur qui m'instruit ;
Mais l'artisan, je le préfère,
Car il m'habille, il me nourrit.

ENSEMBLE.

Faut des savans, etc.

RUSCAR.

Eh bien, mademoiselle Hirza, comment va votre ouvrage?

HIRZA.

Très-bien, monsieur Ruscar ; et le vôtre?

RUSCAR.

Bien aussi.

HIRZA, *soupirant.*

La fille du grand Alphar, gouverneur de l'Isle Savante; obligée de se faire un chapeau de jonc et de feuillages, faute de gaze et de rubans!

RUSCAR.

Et le ministre, le favori du Gouverneur, réduit à faire le café de son maître avec de la chicorée, faute de café!...Voilà les beaux effets de la Mégalantropogénésie!

HIRZA.

Vous dites, Monsieur Ruscar?....

RUSCAR.

Je dis, la Mégalantropogénésie.

HIRZA.

Mais, mon dieu, j'entends toujours parler de cette Mégalantropo.... comme vous dites, et je n'ai jamais su ce que c'était!...

RUSCAR.

Mademoiselle, c'est un art merveilleux, au moyen duquel cette île n'est aujourd'hui habitée que par de grands esprits et de grands génies, excepté le gouverneur, votre père, et moi.

HIRZA.

Et moi donc, Monsieur Ruscar?

RUSCAR.

C'est vrai.

HIRZA.

Et Monsieur votre fils?

RUSCAR.

Aussi.

HIRZA.

Mais, comment cet art nous est-il parvenu?

RUSCAR.

Par hasard, comme tant d'autres. En 1750, du vivant de votre aïeul, il nous arriva d'Europe un grand philosophe, qui avait découvert le moyen de procréer à volonté des hommes de génie : justement, l'esprit et la science commençaient à baisser beaucoup dans notre île, et il n'y avait pas de famille

qui ne comptât au moins un sot ou deux ; votre père avait alors une quinzaine d'années, et j'étais de son âge. Le Gouverneur fit le plus bel accueil au philosophe; et après avoir lu son livre, il ordonna que tous les habitans de l'île seraient initiés dans cette science miraculeuse; je ne sais par quel instinct nous nous y refusâmes, votre père et moi; mais tout le reste obéit. En effet, deux ans furent à peine écoulés, que l'on vit les résultats de la sublime découverte.

HIRZA.

Quoi! sitôt?

RUSCAR.

Oh! mon dieu, oui.

AIR : *De la parole.*

Tel était le pouvoir de la
Mégalantropogénésie,
Qu'un homme imbu de cet art-là,
Soufflait l'esprit et le génie;
On prenait ça
De son papa,
Je ne vous dirai pas bien comme :
Mais enfin, par ce secret-là,
N'étant pas plus haut que cela,
On était déjà (*bis.*)
Un grand homme. (*bis.*)

HIRZA.

Voyez-vous!

RUSCAR.

D'abord, chacun se félicita des petits prodiges dont il était entouré; c'est l'usage : mais bientôt après, ce que nous avions prévu s'accomplit; en grandissant, aucun de ces prodiges-là ne voulut prendre le métier de son père.

HIRZA.

Ah! voilà donc pourquoi nous n'avons ni couturières, ni blanchisseuses?

RUSCAR.

Ni soldats, ni matelots, ni armuriers, ni maçons, ni charpentiers.

HIRZA.

Ni femmes de chambre, ni faiseuses de modes.

RUSCAR.

Ni jardiniers, ni laboureurs; pas le moindre ouvrier! Mais, en revanche, nous avons des philosophes, des orateurs, des poètes.

HIRZA.

Des femmes savantes, qui font des livres.

RUSCAR.

Des physiciens, des géomètres, et sur-tout des astrologues. Comme la Mégalantropogénésie n'a pas toujours pleinement réussi, cela nous a fourni un très-grand nombre de demi-savans, de tiers de savans, de quarts de savans, et des pédans tout entiers.

HIRZA.

Ah! mon dieu, oui, nous avons de tout cela.

RUSCAR.

AIR : *Du Vaudeville de l'Avare.*

En savans le pays est riche;
Mais, avec leurs talens divers,
Nos champs, nos vergers sont en friche,
Et nos ateliers sont déserts.
Quel bien ces Messieurs ont su faire!
Chaque jour on voit, par leurs yeux,
De nouveaux astres dans les cieux,
Et pas un épi sur la terre.

LE GOUVERNEUR, *par la fenêtre:*

Ruscar! mon café?

RUSCAR.

Je m'en occupe, Monseigneur. (*à Hirza.*) Enfin, vous le voyez, il ne nous reste pas seulement un valet pour nous servir, puisque le Gouverneur est obligé de demander par la fenêtre les choses dont il a besoin: nous n'aurions plus même un seul vêtement, si un vaisseau échoué sur nos côtes, il y a trois ans, ne nous en avait laissé de toutes couleurs et de tous pays. Nos savans s'en sont affublés le mieux qu'ils ont pu, et Dieu sait comme ils sont ajustés!

HIRZA.

Oui, ils sont jolis!.. Ah! Monsieur Ruscar, quel dommage que Monsieur Azolin, votre fils, ne soit plus ici! il vous épargnerait là bien des peines.

RUSCAR.

Oui, sans doute ; car il est bien mon fils, celui-là! Mais qui sait si jamais je le reverrai? depuis six mois qu'il a disparu!....

HIRZA, *vivement.*

Vous n'en avez eu aucune nouvelle?

RUSCAR.

Et le moyen d'en avoir? Je n'ai personne pour courir après lui! Mais je ne conçois pas ce qui a pu le porter à s'éloigner ainsi.

HIRZA, *d'un ton de confidence.*

Oh! j'en ai bien quelque idée, moi.

RUSCAR, *venant près d'elle.*

Vous?

HIRZA, *confuse.*

Je veux dire.... que.... peut-être....

RUSCAR.

Parlez.

HIRZA.

Il était bien sensible, monsieur votre fils!

RUSCAR.

C'est vrai; depuis quelque tems je le voyais rêveur, et mélancolique.

HIRZA.

Il avait un secret.

RUSCAR.

Qu'il vous a dit?

HIRZA.

Oh! mon dieu, tout de suite, quand je l'ai eu deviné.

RUSCAR.

Vous l'avez deviné? et comment cela?

HIRZA.

Mais, comme ça se devine.

RUSCAR.

Quoi ! ce serait?....

HIRZA.

C'est ça, Monsieur Ruscar.

RUSCAR.

Juste ciel ! il aurait osé offenser la fille de son souverain, par un amour....

HIRZA.

Oh ! Monsieur Ruscar, il ne m'a point offensée du tout.

AIR : *du Jaloux malade.*

Même penchant, même simplesse,
L'un vers l'autre guidait nos pas;
Azolin me cherchait sans cesse,
Et moi je ne le fuyais pas.
Ah ! quel bonheur était le nôtre,
Dans un innocent entretien !
Nous n'avions d'esprit l'un ni l'autre,
Mais nous nous en passions si bien !

RUSCAR.

Ah ! mon enfant, quel était donc votre espoir? recherchée comme vous l'êtes par les premiers savans de l'île, et sur-tout par cet astrologue qui se croit un grand personnage parce qu'il fait de petits almanachs et qu'il poursuit des comètes qui se moquent de lui !

HIRZA.

Je suis bien de l'avis des comètes, Monsieur Ruscar.

AIR : *Vaudeville de Décence.*

Je ne veux point d'un astrologue,
Ni pour époux, ni pour amant,
Que faire, hélas ! d'un triste pédagogue
Qui n'est jamais qu'au firmament?
Dans les cieux regardant sans cesse,
Il ne dit jamais ce qu'il faut;
Votre Azolin peignait mieux sa tendresse,
Et ne regardait pas si haut.

LE GOUVERNEUR, *de nouveau à la fenêtre.*

Hé bien, Ruscar, mon déjeuner?... Je vois venir de loin les Savans que j'ai mandés pour ce matin....

RUSCAR.

Me voilà, Monseigneur.

HIRZA.

Quoi ! les savans....?

RUSCAR.

Oui, Mademoiselle ; votre père veut les consulter, je ne sais pas trop sur quoi ; car dans la détresse où nous sommes, à quoi des savans peuvent-ils nous être bons?

HIRZA.

Ah ! mon dieu ! l'Astrologue est à leur tête, je me sauve.

SCÈNE II.

RUSCAR, Plusieurs Savans, dont un POÈTE, un PHILOSOPHE, un ALCHIMISTE, un ASTROLOGUE, un ORATEUR et un GASTRONOME de huit ans.

CHŒUR DES SAVANS.

CANON. — *Où l'on me verse du bon vin.*

Quel est d'Alphar le grand dessein !
Tel qu'il soit, je viens à son aide :
Qu'il est heureux le souverain,
Le souverain qui me possède !

L'ASTROLOGUE.

Seigneur Ruscar, voulez-vous bien nous annoncer au Gouverneur?

RUSCAR.

Permettez, Messieurs, qu'auparavant j'achève son déjeûner.

LE GASTRONOME.

Quoi ! un vil déjeûner sans art, sans recherche, et blessant peut-être toutes les lois de la Gastronomie.....?

RUSCAR, *regardant comiquement le Gastronome.*

Qu'est-ce que vous dites, petit génie?

L'ASTROLOGUE.

Il dit vrai ; une occupation aussi futile n'est pas faite pour nous arrêter.

AIR : *Nous n'avons qu'un tems à vivre.*

Nous n'avons qu'un tems à vivre
Pour nous immortaliser,
Quand cet espoir nous enivre,
Tout le reste, il faut le mépriser.

RUSCAR.

Eh ! Messieurs, songez au solide,
Vous n'en raisonnerez que mieux ;
Car lorsqu'on a l'estomac vide,
On a le cerveau bien creux.
(*Il s'en va.*)

TOUS.

Nous n'avons qu'un tems à vivre, etc.

SCÈNE III.

LES SAVANS.

TOUS, *se saluant gravement.*

Messieurs....

L'ASTROLOGUE.

Par la réunion de tant de gens de mérite, on peut juger de l'importance du sujet qui les rassemble.

LE PHILOSOPHE.

Le connaissez-vous ?

L'ASTROLOGUE.

Non.

TOUS, *l'un après l'autre.*

Ni moi, ni moi, ni moi.

L'AVOCAT.

Je présume cependant qu'il sera question d'éloquence.

LE PHILOSOPHE.

De philosophie.

L'ASTROLOGUE.

D'astrologie.

LE GASTRONOME.

De gastronomie.

LE POÈTE.

Hé ! non, Messieurs, de poésie.

« Quel est l'art comparable à cet art merveilleux,
» Qui fait parler les rois, les hommes et les Dieux;
» Cet art qui ne dit rien. . .

L'AVOCAT, *l'interrompant.*

Oui, Monsieur, tous les jours vous donnez des preuves...

LE POÈTE, *s'inclinant.*

Ah! Monsieur....

L'AVOCAT, *bas à son voisin.*

C'est un sot.

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

Vos charmantes comédies,
Vos charmantes tragédies,
Vos poëmes charmans,
Valent au moins vos charmans
Romans;
Car vos vers et votre prose,
C'est toujours la même chose.

LE POÈTE.

Monsieur l'avocat, si quelque esprit hardi se distingue dans cette île, assurément c'est bien le vôtre.

L'AVOCAT, *s'inclinant.*

Ah! Monsieur....

LE POÈTE, *bas à son voisin.*

C'est un enragé!

AIR : *Vaudeville des Amans sans amour*

Votre éloquence vous assure
La première place au barreau.
De l'apostrophe et de l'injure,
Vous tirez un parti si beau!
Votre trait a sur toute chose
Un pouvoir qui vous fait honneur;
Car s'il n'atteint jamais la cause,
Il atteint toujours le plaideur.
Oui, s'il n'atteint, etc.

L'AVOCAT.

C'est pour éviter la réplique.

LE PHILOSOPHE, *à l'Avocat.*

Voilà de la philosophie, et de la bonne.

L'ASTROLOGUE.

Il est certain que personne ne peut mieux en juger que monsieur le Philosophe, dont toutes les maximes se coordonnent si bien avec le centre de la perfectibilité!

LE PHILOSOPHE.

J'avoue que ma doctrine fait une sensation...

L'ASTROLOGUE.

Délicieuse! mon ami.

LE PHILOSOPHE.

Cela doit être.

AIR : *On doit soixante mille francs.*

J'apprends à l'homme qu'il est vain,
Sot, ennuyeux, même inhumain;
C'est ce qui le désole; (*bis.*)
Puis, je lui dis qu'il faut souffrir,
Gémir, languir et puis mourir;
C'est ce qui le console. (*bis.*)

Au reste, le suffrage d'un homme tel que toi est fait pour donner de l'orgueil.

L'ASTROLOGUE.

Je conviens en effet que ma science est la première de sciences.

TOUS, *avec colère.*

Monsieur!

L'ALCHIMISTE.

Et la chimie?

LE GASTRONOME.

La gastronomie?

L'ALCHIMISTE.

La physique?

LE PHILOSOPHE.

La métaphysique?

LE MUSICIEN.

La musique?

L'ASTROLOGUE.

Eh! Messieurs, oubliez-vous que je suis astrologue, que le Gouverneur, qui s'y connaît, me distingue, et pourrait bien un de ces jours....?

LE POÈTE.

Vous donner sa fille, peut-être?

L'ASTROLOGUE.

Eh! mais....

TOUS.

Un astrologue marié!

L'ASTROLOGUE.

Pourquoi pas?

AIR : *D'une abeille toujours chérie.*

Un astrologue, en mariage,
Des époux est le plus heureux :
Là haut, son œil voit le présage
Du bonheur promis à ses feux.
Dans les astres quelle fortune
De lire ce que l'on sera!

LE POÈTE.

Il est bien certain que la lune
Deux fois par mois vous le dira.

L'ASTROLOGUE.

Je l'espère. Mais le Gouverneur doit avoir déjeûné, entrons.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RUSCAR, LE GOUVERNEUR.

RUSCAR.

Non, Monsieur, c'est en plein air que l'on va vous entendre.

LES SAVANS.

En plein air?

LE GOUVERNEUR.

AIR : *Si vous vouliez reprendre vos entrées.*

Pardon, Messieurs, si, pour notre séance,
Mon vieux palais ne vous est pas ouvert;
Mais dans la salle où je donne audience,
Vous ne seriez guère plus à couvert.
Pour peu qu'il pleuve, hélas! l'eau nous inonde,
Le vent y souffle à travers chaque mur;
Et puis, tenez, pour porter tant de monde,
En vérité, le plancher n'est pas sûr!

LE GOUVERNEUR, RUSCAR.

Non, non, Messieurs.....

RUSCAR.

Tant s'en faut.

LE GOUVERNEUR.

Je ne vous invite pas non plus à vous asseoir, attendu que je n'ai pas de siéges à vous offrir.

L'ASTROLOGUE.

Qu'à cela ne tienne, Monseigneur, assis ou debout, nous raisonnons tout aussi bien.

LE GOUVERNEUR.

J'en suis persuadé, Messieurs! Or donc, je vous ai mandés pour vous dire que L'ISLE SAVANTE va mal.

LES SAVANS.

Mal?

LE GOUVERNEUR.

Très-mal.

RUSCAR.

On ne peut pas plus mal.

LE GOUVERNEUR.

Le goût exclusif des hautes sciences et des grands talens, introduit, bien malgré moi, dans cette île, y a tout laissé périr; nous sommes à la veille de manquer des choses les plus nécessaires à la vie, et à commencer par moi,

AIR : *Dorilas.*

Voyez un peu, quelle parure
Pour votre illustre gouverneur!
Le vent, la pluie et la froidure
Ne respectent point ma grandeur; (*bis.*)
Je ne suis pas un Misantrope
En m'habillant comme cela:
De mon manteau, lorsque je m'enveloppe,
J'ai de bonnes raisons pour ça.

LE GASTRONOME.

Monseigneur! il en est d'un Etat comme d'un festin, où chaque convive se trouvant à sa place, la régularité du service et l'ordonnance bien entendue des mets.....

LE GOUVERNEUR.

Hein!.... Quel est ce petit savant-là?

LE GASTRONOME.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Seigneur, je suis un Gastronome,
Le plus savant de vos savans,
Car c'est moi qui leur apprends comme
Les gens d'esprit se font gourmands.

LE GOUVERNEUR.

Oh! bien, taisez-vous, je vous prie,
Ou je vous ferai corriger :
Vous parlerez gastronomie,
Quand nous aurons de quoi manger.

L'ASTROLOGUE.

En vérité, nous sommes honteux de voir votre grandeur descendre à des détails aussi minutieux !

LE GOUVERNEUR.

Minutieux, Messieurs?

RUSCAR.

Quand il s'agit de vivre !

LE PHILOSOPHE.

Hé bien....

AIR : *De l'Enfantine.*

Avec la Philosophie,
Que manque-t-il dans la vie!
Avec la Philosophie,
Je soutien
Que tout est bien.

L'ALCHIMISTE.

Par des procédés chimiques,
Je prétends tout réparer.

LE GASTRONOME.

Par les loix gastronomiques,
Je ferai tout digérer.

LE POÈTE.

Tout tient à la Poésie.

L'ALCHIMISTE.

Tout dépend de l'Alchimie.

L'ASTROLOGUE.

Eh! non, c'est l'Astrologie
Qu'à tout il faut préférer.

LE POÈTE.

J'écrirai.

LE GASTRONOME.

Je dégusterai.

LE PHILOSOPHE.

Je professerai.

L'ASTROLOGUE.

Je mesurerai.

LE PHILOSOPHE.

Je définirai.

L'ASTROLOGUE.

Je vous surprendrai.

LE POÈTE.

Je vous charmerai.

L'AVOCAT.

Moi, je vous étourdirai.

TOUS.
LE PHIL. — Avec la Philosophie,
LE CAST. — Avec la Gastronomie,
L'ASTR. — Quand on a l'Astrologie,
L'AVO. — Avec mon art, mon génie,
L'ALCH. — Avec mon, etc.
LE MUS. — Avec mon, etc.

Que manque-t-il dans la vie?
Avec mon art, mon génie,
Je soutien
Que tout est bien.

L'ASTROLOGUE.

Monseigneur, calmez toutes vos inquiétudes; je suis à la piste un astre dont l'influence produira ici de grandes choses : il doit passer aujourd'hui même, entre la queue du Lion et la chevelure de Bérénice.

RUSCAR.

Vous en êtes sûr?

L'ASTROLOGUE.

Je voudrais bien voir qu'il y manquât!

LE GOUVERNEUR.

Hé! mon dieu, Messieurs, vous ne me comprenez pas!

LE PHILOSOPHE.

Nous ne vous comprenons pas? le reproche est étrange!

TOUS.

Très-étrange !

L'ASTROLOGUE.

Ne pas vous comprendre ! des gens comme nous !

LE GOUVERNEUR.

Oui, Messieurs, c'est parce que vous êtes des gens comme vous.

RUSCAR.

J'allais le dire.

LE GOUVERNEUR.

AIR : *J'etais bon chasseur autrefois.*

Quel triste sort pour mes vieux ans !
Et n'est-ce pas de quoi se pendre !
Sur tant de milliers de savans,
Pas un ignorant pour m'entendre !
Ah ! qu'il est heureux, le pays
Où, sans effort et sans enquêtes,
Pour quatre ou cinq petits esprits,
On rencontre au moins trente bêtes !

L'ASTROLOGUE.

Monseigneur, nous voilà prêts à vous obéir ; mais vous en voulez bien à la science, au génie !

LE GOUVERNEUR.

Moi !

AIR : *Trouverez-vous un parlement ?*

Comme vous, messieurs les savans,
Je sais ce qu'on doit au génie ;
Il est le germe des talens,
Il fait éclore l'industrie ;
Partout il dirige nos bras ;
Il éclaire, échauffe, féconde ;
Et le génie est aux Etats
Ce que le soleil est au monde.

RUSCAR.

Mais le soleil ne fait pas tout ; et pour recueillir, il faut défricher, labourer, semer.

LE GOUVERNEUR.

En un mot, Messieurs, il s'agit de montrer aujourd'hui tout ce que vous pouvez valoir.

LE PHILOSOPHE.

Vétille.

LE GOUVERNEUR.

Il s'agit de pourvoir aux besoins urgens de cette île.

L'ASTROLOGUE.

Misère.

LE GOUVERNEUR.

Il s'agit enfin de mériter la main de ma fille.

LE POÈTE.

Bagatelle.

LE GOUVERNEUR.

Travaillez donc, mais travaillez utilement. Nous ne sommes pas vêtus, il faut nous vêtir ; nos maisons tombent, il faut les réparer, à commencer par ce moulin détraqué, et faute duquel je suis obligé de faire bouillir le peu de grain qui me reste. Je déclare donc que je choisirai pour mon successeur et mon gendre, celui de vous qui aura trouvé le meilleur moyen de remédier à tous nos maux.

LES SAVANS, *se réunissant l'un à l'autre.*

Son successeur et son gendre ! Messieurs.

RUSCAR, *s'approchant d'eux.*

Allons, mes amis, tâchez d'oublier votre gloire, pour vous souvenir de votre pays.

LE GOUVERNEUR.

J'ai bien peur que nous ne tirions jamais parti de ces gens-là !

LE MNÉMONICIEN, *bas au Gouverneur.*

Reposez-vous sur moi, Monseigneur ; je suis l'inventeur de cette méthode qui donne une mémoire machinale.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ?

LE MNÉMONICIEN.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Puisque l'esprit scientifique,
Seigneur, n'est pas à votre gré,
Au moyen de ma Mnémonique,
Je vous en débarrasserai.
Informez-vous de moi dans l'Isle ;
Vous verrez ce qu'on vous dira :
J'ai déjà fait un imbécille,
Et je n'en resterai pas là.

LE GOUVERNEUR.

Que le ciel vous entende, Monsieur de la mémoire machinale ! Ruscar, suis-moi.

(*Le Gouverneur et Ruscar sortent.*)

SCÈNE V.

LES SAVANS.

L'ASTROLOGUE.

AIR : *Tôt, tôt, Carabo.*

Quelle étrange séance !
Quels projets inouïs,
Mes amis !
Réduire la science,
A des travaux honteux,
Ennuyeux !
Pourquoi des maisons ?
Pourquoi des moissons ?
Que m'importe un habit ?
J'ai de l'esprit, j'ai de l'esprit,
Et cela me suffit.

TOUS.

J'ai de l'esprit, etc.

LE PHILOSOPHE.

Quelqu'en soit le salaire,
Nous ne descendrons pas
Aussi bas.
Tout ouvrage vulgaire
Dégrade un érudit,
L'avilit.

LES UNS.

Pourquoi des maisons !

LES AUTRES.

Pourquoi ces moissons ?

L'ASTROLOGUE.

Que m'importe un habit ?

TOUS.

J'ai de l'esprit, etc.

LE PHILOSOPHE.

Que le Gouverneur garde son gouvernement et sa fille !

TOUS.

Ah ! qu'il les garde ! oui,

SCENE VI.

LES SAVANS, HIRZA, *péchant sur le bord de la rivière, et portant au bras un petit panier.*

AIR : *Votre pavillon m'enchante.*

Tout le long de la rivière,
Allons, jetons nos filets;
Le soleil, dans sa carière,
A beau me lancer ses traits;
Je ne les sens jamais;
Je travaille pour mon père;
Je ne les sens jamais,
Pour moi l'air est toujours frais.

L'ASTROLOGUE.

Mes amis, la voilà.

LE PHILOSOPHE.

Qu'elle est séduisante!

LE POÈTE.

Que de grâces!

TOUS.

Paix.

HIRZA, *traversant le théâtre, son filet tendu.*

MÊME AIR.

Petit poisson qui se livre,
Et se jette dans mes rêts;
Mieux qu'un savant et son livre,
Comble ici tous mes souhaits.
Grands docteurs à projets,
Petits poissons nous font vivre;
Grands docteurs, vos projets
Ne valent pas mes filets.

(*Elle s'assied auprès du moulin.*)

L'ASTROLOGUE.

Entendez-vous ce qu'elle dit?

LE POÈTE.

A peu près.

LE PHILOSOPHE.

Je crains qu'elle n'ait raison, car elle est bien jolie.

L'AVOCAT, *gravement.*

Messieurs! le Gouverneur a plus de bon sens que nous ne l'avions cru.

L'ASTROLOGUE.

Au fait, ce que le Gouverneur nous propose n'est peut-être pas si avilissant !

LE PHILOSOPHE.

Labourer ! le grand Hiptolême à mené la charrue.

LE POÈTE.

Batir ! Apollon a été maçon.

L'AVOCAT.

Réparer un moulin ! Œdipe a tourné la meule.

TOUS, *regardant Hirza qui est près du moulin.*

Je me charge du moulin.

L'ASTROLOGUE.

Un moment, Messieurs, un moment. Le moulin me regarde, et j'y monte.

TOUS.

Vous ?

AIR : *Souvenez-vous-en.*

Ah ! vous prétendez en vain
M'en disputer le chemin ;
Autant que vous, mon voisin,
J'ai le cerveau plein,
J'ai le cerveau plein
D'hébreu, de grec, de latin ;
Et je m'en vais au moulin.

(*Ils montent tous au moulin.*)

HIRZA.

Ah ! mon dieu, Messieurs, vous avez fait peur au poisson; le voilà qui se sauve, je ne prendrai plus rien.

(*Elle descend vers le palais ; les savans la suivent à la file.*)

L'ASTROLOGUE.

Arrêtez, belle Hirza, arrêtez ! Nos hommages, nos vœux, nos sentimens.....

HIRZA *faisant la révérence.*

Messieurs, je n'ai pas l'honneur de vous comprendre.

(*Elle s'en va de l'autre côte : les savans la suivent.*)

LE POÈTE.

Hé ! quoi, vous ne comprenez pas que les Grâces sou-

mettent tout à leur empire, et qu'il n'est point de savant si élevé, qui ne se glorifie de tomber aux pieds de la beauté ?

(*Il tombent tous à genoux, en même tems.*)

HIRZA.

Ah ! Messieurs, vous allez vous faire mal !

LE PHILOSOPHE.

(*Frappant son cœur, ainsi que tous les autres.*)

C'est fait, Mademoiselle.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Au nom de la Philosophie.

L'AVOCAT.

Aux noms de Barthole et Cujas.

L'ASTROLOGUE

Au nom de la docte Uranie.

HIRZA.

Messieurs, je ne les connais pas. (*bis.*)

LE POÈTE

Nous sommes ici pour vous plaire.

HIRZA.

A ce mot là je n'entends rien.

LE PHILOSOPHE.

Pour secourir votre bon père.

HIRZA, *se rapprochant d'eux.*

Ah ! Messieurs, je vous entends bien.

LE PHILOSOPHE.

Oui, belle Hirza, nous sommes décidés à essayer quelques travaux qui sont loin de nous convenir ; mais pour vous mériter, que ne ferait-on pas ?

HIRZA, *ingénuement.*

Hélas ! Messieurs, je souhaite que vous méritiez tous la préférence. (*à part.*) Ça fait que personne ne l'obtiendra.

(*Hirza se sauve dans le palais sans que les Savans s'en aperçoivent.*)

TOUS.

Elle est charmante !

SCÈNE VII.

LES SAVANS.

LE PHILOSOPHE.

Allons, Messieurs, allons.

TOUS.

Oui, allons.

LE PHILOSOPHE.

Oui.... Où allons-nous ?

LE POÈTE.

Travailler.

LE PHILOSOPHE.

A quoi ?

LE POÈTE.

Eh ! parbleu!..... Triptolême, va labourer.

LE PHILOSOPHE.

Apollon, va faire du mortier.

LE POÈTE, *en inspiré.*

Non, Messieurs, non, point de petits détails.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

LE POÈTE.

Je sens mon esprit qui s'enflamme,

LE PHILOSOPHE.

Le mien prend un nouvel essor.

L'ASTROLOGUE.

Le génie embrâse mon ame.

LE PHILOSOPHE.

Cédons à ce noble transport.

TOUS.

Cédons à ce noble transport.

LE PHILOSOPHE.

Oui, songeons à ce que nous sommes,
Et n'allons pas nous ravaler ;
Puisque nous sommes des grands hommes,
C'est en grand qu'il faut travailler.

TOUS.

Puisque nous sommes, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

HIRZA, *sortant du Palais, et les voyant aller.*

AIR : *Travaillez bon tonnelier.*

Travaillez, travaillez, fameux savans ;
Vous n'en perdrez pas moins le tems.

Au moins, ces Messieurs ne m'épouseront pas aujourd'hui ; me voilà tranquille. Mais mon père, à qui aurait-il recours ?..... Pauvre Azolin ! où es-tu ?

AIR : *Du testament.*

Combien il se donnait de peine
Pour adoucir notre destin !
Parcourant les bois et la plaine,
Pour nous, il chassait le matin :
Le long du jour, dans mon ouvrage,
Pour m'aider, rien ne l'arrêtait,
Et puis le soir, il regrettait
De n'en pas faire davantage !

SCÈNE IX.

HIRZA, RUSCAR, AZOLIN, *de loin sur le coteau.*

AZOLIN.

La voilà, mon père.

RUSCAR, *le retenant.*

Doucement, mon fils, ménageons sa sensibilité.

HIRZA, *sans voir Ruscar et Azolin.*

Comme il fait beau tems, aujourd'hui !

RUSCAR, *à Azolin.*

Laisse-moi la préparer à te revoir.

(*Azolin se cache, Ruscar descend avec précipitation.*)

HIRZA, *se croyant seule.*

Depuis le départ d'Azolin, je n'avais pas vu une si belle journée ! Ah ! vous voilà, Monsieur Ruscar ? comme vous êtes leste aujourd'hui !

RUSCAR.

C'est vrai, mon enfant; la douce chaleur du soleil, le retour du printems...

HIRZA.

Eh bien, c'est comme moi; depuis un instant, je suis..

RUSCAR.

Vous êtes?...

HIRZA.

Je ne sais pas; mais c'est que...

RUSCAR.

C'est que vous pensiez peut-être à quelqu'un?

HIRZA.

Mon dieu, oui; je ne fais que ça!

RUSCAR.

Hé! hé! ce quelqu'un-là pourrait bien aussi penser à vous.

HIRZA, *d'un ton de confidence.*

J'en suis sûre!

RUSCAR.

Eh! bien, moi aussi. C'est qu'il aimait beaucoup à penser à mon fils!

AIR : *Lon lan la, landerirette.*

Souvent triste et solitaire,
Il errait sur ce coteau,
En cherchant à se distraire,
Au doux son du chalumeau.

HIRZA.

A l'écouter, en cachette,
Quel plaisir j'éprouvais là!...
(*Azolin caché finit l'air sur le flageolet.*)

HIRZA, *étonnée.*

Ah! mon dieu!

RUSCAR.

Qu'avez-vous donc?

HIRZA, *regardant et allant de côté et d'autre.*

MÊME AIR.

Est-ce l'Echo qui répète
Le son qui m'a porté là!
Est-ce la tendre fauvette,

Qui répond au cœur d'Hirza !
Au trouble qui m'inquiète,
C'est encor mieux que cela.

(*Azolin répète encore la fin de l'air.*)

HIRZA, *courant vers le coteau.*

C'est lui !

SCÈNE X.

RUSCAR, HIRZA, L'ASTROLOGUE.

L'ASTROLOGUE, *accourant avec un télescope.*

Je l'ai vu, Mademoiselle, je l'ai vu!....

HIRZA.

Vous l'avez vu?

L'ASTROLOGUE.

Et vous l'allez voir vous-même, au moyen de ma lunette.

HIRZA, *prenant vivement la lunette.*

Donnez, donnez.

L'ASTROLOGUE.

Ah! ah! il y a longtems que je le guette. (*à Ruscar*) C'est le plus bel astre.....

HIRZA, *se détournant.*

Un astre!

L'ASTROLOGUE.

AIR: *Eh! non, non, non, seigneur docteur.*

Pour découvrir ce signe
Des jours les plus heureux,
Au point que je désigne,
Attachez bien vos yeux.

(*L'Astrologue place Hirza au point qu'il indique.*)

Que voyez-vous?

HIRZA.

Je ne vois rien.

L'ASTROLOGUE.

Regardez bien,

(*Ruscar tourne la lunette vers Azolin qui est sur le coteau.*)

Regardez bien.

HIRZA, *apercevant Azolin.*

Oh! ciel!

L'ASTROLOGUE.

Vous le voyez, j'espère!

RUSCAR, *bas.*

Modérez-vous, ma chère!

HIRZA.

Quel prodige étonnant!

L'ASTROLOGUE.

Le voilà, mon enfant.
Voilà l'astre enchanteur
Présage du bonheur.

HIRZA, RUSCAR.

Oui, c'est l'astre enchanteur
Présage du bonheur.

HIRZA.

Mais comment se fait-il?...

L'ASTROLOGUE.

Je vous l'expliquerai.

AIR: *De Lisbeth.*

A votre père, dans l'instant,
Je cours annoncer sa présence.

HIRZA.

Vous croyez qu'il sera content!

L'ASTROLOGUE.

Oui, c'est un service important,
Dont il me doit la récompense.

HIRZA.

Pour moi, bénissant mon destin,
Déjà je vous en remercie.

L'ASTROLOGUE.

Je suis satisfait, puisqu'enfin
Vous croyez à l'Astrologie.

HIRZA.

ENSEMBLE. Oui, je crois à l'astrologie.

RUSCAR.

Elle croit à l'astrologie.

(*L'astrologue entre au palais.*)

SCENE XI.

RUSCAR, HIRZA, AZOLIN.

AZOLIN, *descendant du coteau.*

Ma chère Hirza!

HIRZA, *se jetant dans ses bras.*

Cher Azolin!

AIR: *Pauvre petit, qu'il est gentil!*

AZOLIN.

Je vous revois, ma chère Hirza!

HIRZA.

Cher Azolin, quoi! vous voilà!
Ah! quel plaisir extrême!

AZOLIN.

Ah! quel bonheur suprême!

ENSEMBLE.

Plus de tristesse, plus d'ennui, (*bis.*)
Oh! oui, oh! oui, oh! oui, oh! oui,
Voilà celui / celle / le fils } que j'aime.

(*Ils s'embrassent.*)

HIRZA, *un peu honteuse.*

Ah! mon dieu! M. Ruscar, je vous demande bien pardon!

RUSCAR.

Eh! mon enfant, ne suis-je pas son père et votre ami?

HIRZA, *à Azolin.*

Méchant! vous avez pu nous quitter! partir sans voir Hirza!.... sans dire adieu à votre père! et pourquoi?

AZOLIN.

Oh! j'avais de bonnes intentions: je vous aimais, j'aimais mon père, j'aimais le vôtre, j'aimais tous les habitans de cette île; mais je vous voyais tous malheureux, et je me suis dit: Azolin, il faut que cela finise; il faut mériter Hirza; pour la mériter, il faut se rendre utile; il faut voyager. Voilà la mer, il faut la traverser. Je trouve un vieux canot tout délabré, je le raccommode, et un beau matin, muni de

quelques provisions; plein d'amour, d'espoir et de zèle, je m'élance au milieu des flots.

HIRZA, *vivement.*

Ah ! malheureux ! Excusez, Monsieur Ruscar.

AZOLIN.

Le vent seconde mes projets, je vogue toute la journée, et le soir même, je touche une terre voisine.....

HIRZA.

Quoi ! vous avez été jusques-là

RUSCAR.

Imprudent !

AZOLIN.

Bah ! j'ai bien été ailleurs; j'ai parcouru bien d'autres climats, d'autres îles, d'autres contrées.

HIRZA.

Juste ciel ! Et que vous est il arrivé ? Vous permettez, Monsieur Ruscar?

RUSCAR.

Oui, oui, qu'il parle.

AZOLIN.

Sur-tout, j'ai vu bien d'autres hommes?

RUSCAR et HIRZA.

Quoi ! d'autres hommes !

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Oui, j'ai vu des savans utiles,
J'ai vu de joyeux artisans,
Environnés d'enfans dociles,
Fiers du métier de leurs parens;
C'est là qu'un même esprit rassemble
Bon fils, bon père, bon mari.

HIRZA.

Quoi ! toutes les vertus ensemble !
Hélas ! c'est donc bien loin d'ici ?

Mais, mon ami, vous ne savez pas les dangers que j'ai courus en votre absence ? Vous ignorez que mon père a promis ma main ?.....

AZOLIN.

Je sais tout, chère Hirza!

RUSCAR.

Oui, je lui ai tout dit.

AZOLIN.

Mais, je suis sans alarmes vos savans n'en feront pas plus aujourd'hui qu'ils n'en ont fait hier, ils ne remédieront à rien; et moi, j'espère remédier à tout.

HIRZA.

Vous, mon ami?

RUSCAR.

Oui, oui.

AIR : *Vaudeville des Petits Savoyards.*

Sur ses projets soyez tranquille.
Il arrive par un beau jour,
Et je prévois que son retour
Rendra le bonheur à cette île.
Oui, si j'en crois, mes bons amis,
Certain exemple qu'on renomme,
Ce ne sera pas le premier pays
Sauvé par le retour d'un homme.

Mais, quel bruit se fait entendre!

HIRZA, *à Azolin.*

C'est mon père et tous vos rivaux.

AZOLIN.

Adieu, chère Hirza!

HIRZA.

Vous me quittez encore!

AZOLIN.

Fiez-vous à ma tendresse. Je suis débarqué depuis le matin dans l'Isle, et je n'y suis pas seul; je cours rassembler mes utiles compagnons. Venez, mon père, venez vous joindre à nous. Adieu, chère Hirza! vous me reverrez bientôt.

(*Il sort avec son père.*)

SCÈNE XII.

HIRZA, LE GOUVERNEUR, LES SAVANS, *ayant tous une pancarte.*

CHŒUR DE RICHARD.

TOUS.

Seigneur! Monseigneur! Monseigneur!
Ecoutez-moi, Monseigneur!
Mon ouvrage.....

LE GOUVERNEUR.

Quel tapage!

CHŒUR.

Mon ouvrage
De tous est le meilleur.

LE GOUVERNEUR.

Ah! quel maudit tapage!

CHŒUR.

Seigneur, Seigneur, Seigneur, Seigneur,
Mon ouvrage est le meilleur.

LE GOUVERNEUR, *se bouchant les oreilles.*

Eh! Messieurs, quel ton bruyant!
N'a-t-on raison qu'en criant!

CHŒUR.

Voyez mon plan, voyez mon plan, (*bis.*)
Il est vraiment excellent.

HIRZA, *aux Savans.*

Ah! si je vous suis chère,
Ayez pitié de mon bon père!
Parlez chacun à votre tour,
Ou pour jamais, en ce jour,
Vous allez le rendre sourd.

CHŒUR; *criant plus fort, et l'un à l'autre.*

Elle a raison,
Taisez-vous donc!
Et cessez de me troubler,
C'est à moi seul de parler.
Elle a raison,
Taisez-vous donc!

LE GOUVERNEUR, *mettant la main sur la bouche d'un savant et l'interrompant.*

Eh ! maudit braillard, tais-toi, toi-même.

L'ASTROLOGUE.

Mais, Monseigneur, mon étoile qui va passer....

LE GOUVERNEUR.

Qu'elle attende.

LE GASTRONOME.

Mais, par toutes les lois de la gastronomie!...

LE GOUVERNEUR.

Encore ? Rucar ! vous mettrez le Gastronome à la diète.

LE GASTRONOME.

Hé ! je n'y suis que trop !

PLUSIEURS SAVANS.

Mais, Monseigneur....

LE GOUVERNEUR.

Mais, mais, mais, je vous dis que vous m'étourdissez.

LE PHILOSOPHE.

Vous nous avez commandé des travaux utiles, urgens.....

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, où sont-ils ?

L'ARCHITECTE.

Votre maison tombe en ruine ; voici le plan d'un Palais magnifique.

LE GOUVERNEUR.

Et le maçon ?

L'ARCHITECTE.

Seigneur, cela ne me regarde pas.

LE MÉCANICIEN.

Ce moulin était d'une construction commune, voici le dessin d'une machine nouvelle....

LE GOUVERNEUR.

Et le charpentier ?

LE MÉCANICEN

Seigneur, ce n'est pas mon affaire.

LE PHILOSOPHE.

Moi, je viens d'inventer une charrue nouvelle à cinq oreilles, dont voici le trait.

LE GOUVERNEUR.

Et le charon pour la fabriquer; le laboureur pour la conduire?...

LE PHILOSOPHE.

Seigneur, je n'ai rien de commun avec ces gens là.

LE GOUVERNEUR.

Ah! je l'avais prédit.

L'ALCHIMISTE.

C'est donc à moi de venir au secours de tous.

LE GOUVERNEUR.

A la bonne heure. Eh bien! mon petit Alchimiste; qu'avez vous fait?

L'ALCHIMISTE.

Ce que j'ai fait? j'ai décomposé l'eau, j'ai décomposé l'air; je suis entrain de décomposer....

LE GOUVERNEUR.

Encore!

AIR : *Ballet des Pierrots.*

Eh! quoi, décomposer sans cesse,
Quels fruits nous en sont revenus?
Si mon bonheur vous intéresse,
Pour dieu, ne décomposons plus.
Mes amis, fesons autre chose,
Ayons l'esprit mieux avisé;
Il est bien tems qu'on recompose,
Quand on a tant décomposé.

L'ALCHIMISTE.

Vous le voulez Monseigneur, cela est bien facile, et voici une composition dont la postérité se souviendra; vous avez demandé des vêtemens, et comme le chef est ce qu'il y a de plus noble en nous, j'ai commencé par la tête.

AIR : *Du vaudeville des Visitandines.*

Contemplez ce petit modèle,
Vos yeux en seront enchantés ;
C'est une coëffure nouvelle
Faite de cheveux implantés.
En l'adoptant pour votre nuque,
Devenez-en le protecteur,
Et daignez être, Monseigneur,
Ma première tête à perruque.

LE GOUVERNEUR.

Que le Diable t'emporte ! Oh ! fatale Mégalantropogénésie ! A quoi nous as tu réduits ?

HIRZA.

Mon père, tout n'est pas désespéré !

LE GOUVERNEUR.

Eh ! mon enfant, que veux-tu que je fasse avec des moulins, des charrues et des perruques de papier. Qu'allons-nous devenir !....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RUSCAR, Groupe d'Ouvriers et de Meûniers.

(*Ils sortent du moulin; on entend la ritournelle de l'air suivant :*)

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce que c'est ?

CHOEUR.

AIR : *Il suffit qu'ça me plaise.*

Allons, ferme à l'ouvrage,
Et du zèle sur-tout,
Le zèle et le courage
Viennent partout
A bout
De tout.
Vous voyez que déjà
Ça va.
La meule se dégage,
Ce n'est pas en causant ;
Jasant ;

Mais c'est, jarni !
Par un travail suivi,
Et des bras bien en train,
Qu'enfin
L'eau revient au moulin.

CHOEUR.

Oui, c'est, jarni ! etc.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! grands dieux ! que vois-je là ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MAÇONS, *travaillans au palais. Ensuite, forgerons travaillant de l'autre côté.*

UN MAÇON.

AIR : *Quand Biron, etc.*

Tailleurs de pierre et maçons, (*bis.* en chœur.)
Par ce palais commençons. (*idem.*)

CHOEUR.

Quand nous aurons du chef de l'île
Refait le grand domicile,
Aux Savans nous ferons
Des petites maisons.

LE GOUVERNEUR.

Est-il possible ! on répare mon palais ?

CHOEUR *de Forgerons.*

AIR : *Vaudeville du Maréchal.*

Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud ;
Tôt, tôt, tôt,
Bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

LE GOUVERNEUR.

Quel nouveau bruit ?

RUSCAR.

Ce sont des forges qu'on établit de ce côté.

AIR : *Du Maréchal.*

Allons, forgerons, maréchaux,
Mettez en feu tous vos fourneaux;
Que toutes vos forges soient prêtes;
Sachez bien employer le tems:
N'oubliez pas que de céans
Il faut ferrer toutes les bêtes.

CHOEUR.

Tôt, tôt, tôt, etc.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN LABOUREUR, *à la charrue, traversant le Théâtre dans le fond.*

LE LABOUREUR, *chantant à la manière des paysans.*

AIR : *Musette de Nina.*

Quand sous l'ormiau,
J' suis avec la gross' Catiau.....
Oh! oh!....

LE GOUVERNEUR.

Une charrue!

LE LABOUREUR.

Je m' sens là,
Titata;
L' cœur me bat,
Et je m' dis : Quoique c'est qu'ça?

LE GOUVERNEUR.

Oh! précieux instrument, je te salue.

LE LABOUREUR.

La deridera,
La deridera,

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *de la ronde de Rablais.*

Eh! lon, lan, la,
La deridera;
Gloire, honneur
Au travailleur.

LE MEUNIER.

Allons, gai, garçons et filles,
Qu'on nous apporte du grain.

MAÇONS.

Grâce à nous, doctes familles,
Vous serez à couvert demain.

ENSEMBLE.

Pour doubler le courage,
Mêlons les chants à l'ouvrage.
Courage! (*ter.*)
Et de tout cœur, } (*bis.*)
Chantons en chœur, }
Et lon, lan, la,
La deridera;
Gloire, honneur
Au travailleur.

LE GOUVERNEUR.

O prodige cent fois heureux! que le spectacle de l'industrie est ravissant! Mais à qui suis-je redevable d'un tel bonheur? quel est le grand esprit, l'heureux génie?....

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, AZOLIN, *présenté par Ruscar, son père.*

RUSCAR.

Seigneur, c'est mon fils qui n'est ni un génie, ni un esprit.

AZOLIN.

Je ne suis que l'ami de ma patrie.

LE GOUVERNEUR, *embrassant Azolin.*

Cher Azolin!

LES SAVANS.

Azolin!

HIRZA.

Oui, Messieurs, il partit seul de cette île, mais il y revient bien accompagné.

LES SAVANS.

O ciel! l'île est donc envahie?

LE PHILOSOPHE.

Au secours! aux armes!

L'ASTROLOGUE.

Je vais faire un plan de défence.

LE POÈTE.

Je vais faire une satyre contre les ennemis.

AZOLIN.

Eh! Messieurs, ce ne sont pas des ennemis, bénissez plutôt le destin qui vous envoye ces honnêtes gens et le capitaine du vaisseau qui les a conduits..... (*Pendant ces derniers mots, on entend le canon.*) Les voici.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, suivi d'Ouvriers et Ouvrières de tous genres.

CHOEUR.

AIR : *Du Poète Satirique.*

La franche amitié nous amène;
Nous n'avons tous qu'un seul désir:
C'est de soulager votre peine,
De vous aimer, de vous servir.
Si la science et le génie
Des grands Etats font la splendeur,
Ce qui leur donne le bonheur,
C'est le travail, c'est l'industrie.

LE GOUVERNEUR.

Ah! mes amis, soyez les bien-venus.

LE CAPITAINE.

Monsieur le gouverneur, averti par cet estimable jeune homme, de la détresse où une surabondance d'esprit a plongé cette île, le chef du pays que j'habite, menacé du malheur contraire, n'a pas hésité de venir à votre secours. Allez, m'a-t-il dit, allez trouver le maître d'Azolin : il a trop de têtes, et moi, j'ai trop de bras; qu'il m'envoie des hommes qui inventent, et je lui donnerai des hommes qui exécutent;

Ainsi, je m'enrichirai de ce qui fait sa misère, il s'enrichira de ce qui fait ma pauvreté.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur, je suis charmé que mon superflu vous soit nécessaire; mais entendons nous : des hommes qui inventent,

LE CAPITAINE.

Sont précieux; je le sais, mais nous y mettons le prix.

LE GOUVERNEUR.

C'est différent.

LE CAPITAINE.

En conséquence, voici un petit aperçu des conditions du traité.

LE GOUVERNEUR.

Voyons.

LE CAPITAINE.

AIR : *Marche du roi de Prusse.*

Entre nous, gouvernant
Le pays raisonnant;
Et nous, régissant
Le pays agissant :
Considérant que chez les uns
Les grands talens sont trop communs;
Tandis que de l'autre côté,
L'esprit est en stérilité.
Nous sommes convenus entre nous
D'un échange utile à tous.
Ainsi, pour vingt docteurs,
Orateurs ou rhéteurs,
Nous offrons
Quarante forgerons;
Pour quinze chansonniers,
Autant de cuisiniers.
Pour dix musiciens nouveaux,
Dix chaudronniers et leurs marteaux:
Nous donnons, pour trois romanciers,
Vingt charpentiers et menuisiers.
Pour vingt logiciens profonds,
Dix couvreurs et dix maçons;
Cent tailleurs pour dix traducteurs;
Pour deux peintres, quatre frotteurs,

Pour un chanteur sept vignerons ;
Enfin, Messieurs, nous céderons
Pour deux avocats trois laboureurs,
Nous vous laissons les procureurs.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur, voilà un tarif très-raisonnable, et pour peu que ces Messieurs veuillent s'y prêter.

LE PHILOSOPHE.

Mais, Monseigneur, nos prétentions à la main de votre fille ?....

TOUS.

Et vos promesses?..

LE GOUVERNEUR.

J'ai promis de récompenser l'homme utile et voici mon gendre. (*Il désigne Azolin.*

HIRZA.

Ah ! mon père !

AZOLIN.

Ah ! Monseigneur !

RUSCAR.

Quoi ! mon maître daigne élever mon fils jusqu'a lui !

LE GOUVERNEUR.

Assurément.

AIR : *Tour à tour il chante Doris.*

L'Etat périssait encombré
De savans et de philosophes,
Azolin a tout réparé,
Je ne crains plus de catastrophes.
En le nommant roi, s'il le faut,
Ne crois pas que je m'humilie :
On ne peut élever trop haut
Celui qui sauve sa patrie.

L'ASTROLOGUE.

Messieurs, vous l'entendez.

TOUS.

C'est affreux !

AZOLIN.

Eh mes amis, consolez-vous, et voyez le sort qui vous attend.

AIR : *Vaudeville de Monsieur Guillaume.*

Vous êtes tous des hommes de mérite,
Mais vous manquez d'admirateurs.

Un peuple ouvrier vous invite,
On vous prépare des honneurs.

LES SAVANS.

On nous prépare des honneurs!

L'ASTROLOGUE.

Eh bien, partons, notre gloire est bien sûre;
Allons briller chez ces gens-là.
Parmi des sots, Messieurs, je vous l'assure,
On nous remarquera.

LES SAVANS.

On nous remarquera.

LES SAVANS.

Capitaine, comptez sur nous.

LE GOUVERNEUR.

Oui, capitaine, comptez-y. Mais un moment, vous ne les emmènerez pas tous. Je prétends en garder un certain nombre. La science et l'esprit sont bons partout; partout il faut des têtes pour diriger les bras; mais, comme Ruscar le disait ce matin :

« Faut des savans, pas trop n'en faut,
« L'excès en tout est un défaut.»

VAUDEVILLE.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*

AZOLIN.

Eh! gai, gai, vive le pays
Où génie,
Industrie,
Bons ouvriers et beaux esprits,
Ensemble sont unis.

Monsieur de la Lunette,

Songez, grand astronome,
Qu'en nourrissant les gens,
On leur apprend mieux comme
Arrive le beau tems.

L'ASTRONOME.

(*Nouvelle reprise.*)

Vous qui sur mer, jeune homme,
Voyagez, incertain,
Songez que l'astronome

Vous montre le chemin.
Eh! gai, gai, etc.

LE CAPITAINE.

Monsieur de la Rime,

Vous qui, par mois, d'un livre
Meublez nos galetas,
Il vaut mieux faire vivre
Des hommes que des rats.

LE POÈTE.

Vous, à l'art des conquêtes,
Consacrant vos travaux,
Songez que les poètes
Font vivre les héros.
Eh! gai, gai, etc.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur de l'Alambic,

Quand d'un soufflet armée
Ta main chauffe un fourneau,
Songe que la fumée
N'emplit que le cerveau.

L'ALCHIMISTE.

Quand la fièvre ennemie,
Seigneur, vient vous saisir;
Songez que la chimie
Est là pour vous guérir.
Et! gai, gai, etc.

UN PERRUQUIER gascon.

Monsu du Manteau?

LE PHILOSOPHE.

Ehbien?

LE PERRUQUIER.

Monsu n'est-il pas ce qu'on appelle un sage?

LE PHILOSOPHE.

Eh bien?

LE PERRUQUIER.

Eh bien, sandis! né vous fâchez pas, nous sommes du même métier.

Mon talent et lé bôtre
Ont des rapports heureux,
Nous jetons l'un et l'autre,
Bien de la poudre aux yeux.

LE PHILOSOPHE.

Apprends que la sagesse,
Du moins sait me donner,
Lorsqu'un faquin me blesse,
L'esprit de pardonner.
Eh! gai, gai etc.

LE MEUNIER.

Monsieur de la Robe,
Ces sacs que la chicane,
Porte au palais grand train,
Valent-ils ceux qu'un âne
Porte à notre moulin.

L'AVOCAT.

Un voleur vient te prendre
Ton argent, tes effets;
Qui te le fera pendre?
Nos Messieurs du Palais.
Et! gai, gai, etc.

AZOLIN.

Ma Chère Hirza!
Du goût scientifique,
Quand nous frondons l'abus,
Redoutons la critique
Des savans prétendus.

HIRZA.

Nous aurons un réfuge
Dans chaque vrai savant;
Partout le meilleur juge
Est le plus indulgent.
Eh! gai, gai, vive le pays
Où science,
Indulgence,
Bons ouvriers et beaux esprits
Ensemble sont unis.

TOUS.

Eh! gai, gai, etc.

FIN.

Nota. *Pour faciliter les Administrateurs des Théâtres de Province, les Éditeurs ont cru devoir joindre ici la note des Costumes de la pièce.*

Alphar : Tête chauve, doliman polonais, joint du haut en bas pardevant.

Ruscar : Vieil habit brodé à la française, doliman polonais pardessus.

Hirza : Costume de Virginie.

Azolin : Costume persan élégant.

L'Astrologue : Cheveux plats et noirs, pantalon de matelot, longue cravatte, pet-en-l'air.

Le Poète : Veste à manche, morceau de drap vert dont il se drape à la grecque.

Le Philosophe : Pourpoint de couleur, grand manteau noir de pleureur, tête chauve.

L'Alchimiste : pourpoint et haut-de-chausse noirs, rabat de Cassandre; des fioles dans ses poches.

Le Gastronome : Dessous noir, habit brun, gros ventre.

Le Musicien : Costume de virtuose italien.

L'Avocat : Pantalon à la turque blanc, robe de Palais.

Le Mnémonicien : Robe de chambre jaune, garnie de différentes figures peintes, telles que des oiseaux et autres animaux, sans aucune régularité.

Le Capitaine : Uniforme étranger.

Tous les Acteurs qui viennent avec lui, sont mis chacun suivant son état.

La Musique se trouve chez M. Wicht, *maître de musique, au Théâtre du Vaudeville, ainsi que celle de toutes les pièces qui ont été reçues et jouées à ce Théâtre.*

De l'Impr. d'Hénée et Dumas, rue S.-André-des-Arcs, n°. 3, ancienne maison de feu M. Knapen.